

## **DON BOSCO ET LES SALÉSIENS A PARIS: DE L'ORATOIRE SAINT PIERRE-SAINT PAUL AU PATRONAGE SAINT PIERRE (1884-1945)**

YVES LE CARRÉRÈS \*

### **Sigles**

ASC	Archives Salésiennes Centrales - Roma.
VCS	Verballi del Capitolo Superiore (in ASC).
AMPP	Archives Maison Provinciale - Paris.

### **1. Préludes à la fondation d'une oeuvre salésienne**

Durant son séjour à Paris, en avril - mai 1883, don Bosco avait un jour exprimé en l'église Saint Augustin, devant une assemblée d'admirateurs et de coopérateurs, son souhait de voir s'établir à Paris une oeuvre salésienne.

«N'y a-t-il pas moyen de fonder à Paris un établissement comme ceux de Marseille, de Nice, de Turin? Je crois qu'une maison, ici, serait de toute nécessité, et qu'il faut l'établir».<sup>1</sup>

Ce souhait trouva parmi ses amis et bienfaiteurs un écho plus que favorable. Parmi ceux-ci, il faut citer en premier lieu Mgr d'Hulst,<sup>2</sup> le Recteur-fondateur

\* Salesien, Historien, bibliothécaire à Lyon.

<sup>1</sup> Bulletin salésien français, septembre 1888, p. 115.

<sup>2</sup> Mgr d'Hulst (Maurice Le Sage d'Auteroche d'Hulst) 1841-1896.

Fils du comte d'Hulst, gentilhomme à la Chambre de Charles X, Maurice d'Hulst, dernier né de cinq enfants, est élevé dans une famille proche de la famille royale; il partage les jeux du Comte de Paris et du Duc de Chartres.

Après de brillantes études au collège Stanislas puis au séminaire de Saint Sulpice à Paris, il est ordonné prêtre en 1865. Durant un court séjour à Rome, il conquiert un double doctorat en théologie et en droit canon. Nommé vicaire à Saint Ambroise de Paris, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement. Il y fonda en 1868, un internat pour jeunes apprentis. Condamné à la clandestinité durant la Commune de Paris (1871) il dut se résoudre à fermer cet internat. L'année suivante l'archevêque de Paris, Mgr Guibert, lui demandait de devenir son «secrétaire littéraire» à mi-temps. Trois ans plus tard (1875), il était nommé vicaire général et archidiacre de Saint Denis. Toute la banlieue de Paris lui était ainsi confiée.

A partir de 1876, il fut pratiquement le Recteur-Fondateur de l'Institut (université) Catholique de Paris, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, en 1896. Quatre années auparavant, il avait ac-

de l'Institut Catholique de Paris, et le comte de Franqueville.<sup>3</sup> Ce sont en effet ces deux hommes que l'on retrouve comme interlocuteurs privilégiés de don Bosco dans les négociations qui aboutirent à cette fondation de l'oeuvre salésienne à Paris.

### 1.1 Mgr d'Hulst

Mgr d'Hulst avait, en 1882, écrit une première lettre à don Bosco en lui proposant de prendre en charge un orphelinat dans la région parisienne.<sup>4</sup> Celui-ci n'y donna pas suite. Lors de son voyage à Paris, don Bosco rencontra Mgr d'Hulst qui lui soumit une proposition de fondation d'un autre institut que don Bosco ne put encore accepter, malgré le don de 500.000 francs que Mgr d'Hulst lui aurait obtenu.<sup>5</sup>

En août 1884, c'est à Mgr d'Hulst que le Comte de Franqueville rend compte des premières démarches qu'il a entreprises auprès de don Bosco, au sujet du Patronage de l'abbé Pisani, rue Boyer, dans le XXe arrondissement.<sup>6</sup> En la personne du Recteur de l'Institut Catholique de Paris, don Bosco rencontrait un représentant bien qualifié de l'église locale.

### 1.2 Le Comte de Franqueville

Le Comte Amable-Charles Franquet de Franqueville fut le second interlocuteur privilégié. C'était une éminente personnalité du monde parisien: Maître de requêtes au Conseil d'Etat, historien des Institutions anglaises, défenseur des instituts religieux, engagé personnellement dans plusieurs oeuvres catholiques. Don Bosco ne pouvait vraiment pas trouver sur Paris meilleur promoteur de son projet. A la demande de don Bosco qui avait quitté Paris le 26 mai 1883, le comte, malgré de lourdes occupations, n'hésita pas à consacrer une semaine entière, à chercher dans les quartiers les plus populaires de la Capitale (les XIe et

cepté, à contre-coeur, de solliciter les suffrages des Finistériens pour succéder à Mgr Freppel comme député de ce département. En outre, depuis 1891, il assurait les Conférences de Carême à Notre Dame de Paris.

A la mort de don Bosco, don Rua ne manqua pas d'en informer immédiatement Mgr d'Hulst par télégramme. Mgr d'Hulst est aujourd'hui reconnu par les historiens comme un prêtre libéral et social, très attaché, au plan politique, à la famille orléaniste. Il fut toutefois, avec une grande lucidité, ouvert à une orientation vers un régime républicain.

Bibliographie: - Mgr Alfred BAUDRILLARD, *Vie de Mgr d'Hulst*. 2 Tomes, Paris 1912.

- Cl. Bressolette Mgr d'Hulst, Fondateur de l'Institut Catholique de Paris. (Actes du Colloque de 1996).

<sup>3</sup> Voir notice biographique en «Catholicisme» vol. IV, Paris 1956.

<sup>4</sup> Lettre d'Hulst - don Bosco du 13 mai 1882. ASC F 112 ou FDB mc. 170 D 1.

<sup>5</sup> MB XVII 359.

<sup>6</sup> Lettre de Franqueville - don Bosco [?] du 6 août 1884. ASC F 713.



XXe arrondissements) un immeuble convenant à l'implantation de l'oeuvre salésienne à Paris. Le choix devait s'appuyer sur trois critères fixés par don Bosco:

1° Le site devrait être à l'abri de toute pollution provenant soit de l'air ambiant, soit de l'environnement au sol.

2° l'accès devait en être facile par les moyens de transports publics, en particulier à partir des gares.

3° le terrain devait avoir une superficie d'environ 4.000 m<sup>2</sup>. Le prix au mètre carré devait être raisonnable et les conditions de paiement bien précises.

Le 28 juin 1883, le Comte de Franqueville avait achevé son rapport dans lequel, il faisait plusieurs propositions d'achat d'immeubles à don Bosco. Il l'expédiait le 5 août suivant à Turin. Mais les négociations allaient traîner en longueur pendant plusieurs mois et le rapport devint sans objet lorsque la proposition Pisani se présenta.<sup>7</sup>

### 1.3 L'abbé Pisani

L'abbé Pisani avait fondé, en 1877, un Patronage dans le XXe arrondissement de Paris, avec l'appui des Conférences Saint Vincent de Paul, dont il était membre.<sup>8</sup> Dans ce quartier très populaire de Ménilmontant, fortement marqué par la Commune de Paris, l'oeuvre se développa rapidement, avec l'aide des Frères de Saint Vincent de Paul. L'abbé Paul Pisani s'engagea même dans leur congrégation. Mais pour des raisons de santé, il dut à la fois abandonner son oeuvre et demander à quitter leur Institut en mars 1884. Devenu secrétaire de Mgr d'Hulst, il lui confia certainement son souci de trouver une succession à son patronage de Ménilmontant.

<sup>7</sup> Le rapport du Comte de Franqueville, en ASC F 112.

<sup>8</sup> Paul Joseph Pisani, (1852-1933). Père diplomate. Fait ses études au lycée Louis le Grand à Paris. Décide de consacrer sa vie à l'apostolat auprès des jeunes apprentis. Devant le refus de son père, il commence des études de droit à Paris, en attendant sa majorité. Dans ces années, une grande amitié naît entre lui et Maurice d'Hulst, futur recteur de l'Institut Catholique de Paris. Etudes théologiques à Rome, Louvain, Paris (Saint Sulpice). Fondateur du Patronage Saint Pierre à Ménilmontant en décembre 1877, il est ordonné prêtre en 1878, et nommé vicaire à N.D. de la Croix (20ème arrondissement). En 1881, il entre dans la congrégation des Frères de Saint Vincent de Paul; le 29 avril 1882, il prononce ses voeux pour trois ans. La direction du Patronage de Ménilmontant lui demeure confiée. En juillet 1884, en plein découragement, il quitte la congrégation, confie son patronage aux salésiens de don Bosco, et s'oriente vers une carrière universitaire à l'Institut Catholique de Paris, devenant d'abord secrétaire de Mgr d'Hulst, puis titulaire de la chaire d'histoire de la Révolution. Son oeuvre majeure, «L'Eglise de Paris et la Révolution» (4 volumes) fut publiée entre 1908 et 1911. Malgré ses heurts avec le Père Bellamy, il apporta toujours son fidèle soutien au P.S.P.

Notices biographiques dans «Catholicisme», «Dictionnaire pratique des connaissances religieuses», «Semaine religieuse» de Paris, 9 décembre 1933 et Bulletin de l'Institut Catholique de Paris, décembre 1933.

Dans la rencontre entre Mgr d'Hulst et le Comte de Franqueville apparut la solution à l'inquiétude de l'abbé Pisani et à la recherche de don Bosco. Une lettre du Comte de Franqueville à don Bosco, en date du 6 août 1884, faisait le point sur les premières tractations:

«Cher Monsieur l'abbé,  
J'ai fait connaître votre réponse à Mgr d'Hulst qui m'a quitté hier. Il n'y a rien à faire désormais, jusqu'au moment où M. l'abbé Pisani qui est le principal propriétaire d'actions de la Société soit rentré à Paris, c'est à dire jusqu'au mois de septembre. Alors je verrai les statuts de la société pour me rendre compte de la façon dont pourra s'opérer la transmission et je vous écrirai au sujet de la visite des lieux [...]».

Dès lors l'affaire ne devait plus traîner. A Turin, dans la séance du Chapitre Supérieur du 12 septembre, don Bosco informa les membres du Chapitre sur les négociations en cours:

«M. de Franqueville nous écrit qu'il y a une maison à acquérir dans Paris. On a déjà fait plusieurs recherches. Pour la maison Josse, on nous demandait 400.000 francs. Maintenant se présente une occasion favorable pour acheter une maison qui abrite déjà un institut. On veut le vendre pour 175.000 francs, mobilier compris. On souhaite que nous en prenions possession le plus rapidement possible [...] Les propriétaires ont constitué une Société civile [...] Les actions sont en possession de l'abbé Pisani, Président de la Société».<sup>9</sup>

Don Bosco estima la proposition très séduisante et demanda à don Durando, membre du Chapitre Supérieur, de se rendre à Paris étudier le projet. Un salésien français, l'abbé de Barruel, l'accompagna.<sup>10</sup> Dans une lettre du 20 septembre 1884, écrite de Paris, l'abbé Pisani leur fixa lui-même un rendez-vous pour le mardi suivant:

«Mon Révérend Père,  
Je vous attendrai mardi matin de 9 heures à 11 1/2 [...] si vous le voulez bien. J'aurai l'honneur de vous conduire à Ménilmontant dans l'après midi, il me sera facile d'aller vous prendre à la rue de la Ville l'Evêque, vers 1 heure 1/2 [...]».

Le Comte de Franqueville fut tenu au courant des pourparlers. Au retour à Turin des deux mandataires et en leur présence, le Chapitre Supérieur, réuni le 29 septembre sous la présidence de don Rua, examina à nouveau la proposition Pisani. Après avoir fait remarquer le prix intéressant de ce terrain de 4.600 mètres carrés, proposé d'abord pour 200.000 francs et décrit l'oeuvre existante, don Durando souligna le désir de l'abbé Pisani de voir l'oeuvre se poursuivre,

«alors que le curé de la paroisse était et est toujours d'avis contraire [...] Le Cardinal, qu'ils ont rencontré, recommande aux salésiens une grande prudence et sur-

<sup>9</sup> Verballi del Capitolo Superiore, séance du 12 septembre 1884.

<sup>10</sup> ASC même référence.

tout insiste pour qu'on n'accepte des vocations à la vie salésienne qu'avec de grandes précautions».<sup>11</sup>

Malgré les réticences de don Cagliero qui rappelait ses demandes réitérées et rarement prises en compte de n'accepter de nouvelles fondations qu'après une étude approfondie, les membres du Chapitre Supérieur furent d'avis d'accepter la proposition de l'abbé Pisani. De Barruel fut chargé d'en informer le Comte de Franqueville et de lui demander de préparer le versement d'un premier acompte sur les fonds qu'il tenait en réserve.

Le 3 octobre 1884, l'abbé Pisani accusait réception de la lettre de Turin l'informant de l'acceptation de sa proposition par les salésiens. Il ne cachait pas sa joie:

«Mon Révérend Père,  
J'ai reçu votre lettre qui m'a causé une vive satisfaction. J'attends M. de Franqueville avec qui je vais voir à activer la conclusion.  
J'aurai besoin de savoir au nom de qui D. Bosco entend que l'acte soit libellé. Quant au prix, j'avais dans mon entretien avec Monsieur de Franqueville abaissé le prix de 200.000 à 175.000. J'ai été blâmé de l'avoir fait par mes conseils en fait d'affaires, j'aurais donc peine à abaisser encore un prix qui reste encore tellement au dessous de la valeur que nous devons l'élever dans l'acte de vente pour ne pas être inquiétés par le fisc».<sup>12</sup>

#### 1.4 Financement et statut juridique

Le Comte de Franqueville, dans une lettre datée du 10 octobre, confirmait le prix de 175.000 Fr et donnait des précisions sur les démarches légales et financières qu'il allait entreprendre. Il soulignait également le rôle de Mgr d'Hulst dans ces négociations:

«L'abbé Pisani et Mgr d'Hulst, son supérieur, que j'ai vu avec lui, insiste de la façon la plus pressante pour que le délai [de venue des Salésiens] n'aille pas au delà du 1er dimanche de l'Avent».<sup>13</sup>

Il restait à résoudre le problème du financement et du transfert de propriété. Dans cette même lettre du 10 octobre, le Comte de Franqueville écrivait qu'il avait en main 22.000frs, auxquels s'ajoutaient 45 titres d'une valeur nominale égale, mais dont la valeur réelle n'était en fait que de 9.000frs. Il ajoutait:

«Si vous pouviez trouver de suite 40.000frs ou même 50.000, comme vous le dites, cela suffirait pour le moment».<sup>14</sup>

<sup>11</sup> ASC séance du 29 septembre 1884.

<sup>12</sup> Lettre Pisani - de Barruel [?] 3 octobre 1884. ASC F 713.

<sup>13</sup> Lettre de Franqueville - don Bosco [?] 10 octobre 1884. ASC F 713.

<sup>14</sup> *Ibid.*

Peu de jours après, le comtesse de Stacpool écrivait à don Bosco qu'elle tenait 40.000 francs à sa disposition pour la fondation de Paris; elle s'inquiétait de savoir à qui elle devrait remettre cette somme. Don Rua lui communiqua par retour du courrier les coordonnées à Paris du Comte de Franqueville.<sup>15</sup> L'abbé Pisani demandait un premier acompte de 55.000frs.<sup>16</sup>

Le Comte de Franqueville négocia également, au nom des salésiens, le transfert des titres de propriété. L'abbé Pisani avait fait l'acquisition de son patronage sous la couverture d'une société civile dont il était le principal actionnaire. Les salésiens en France, à cette époque, n'étant pas une congrégation légalement reconnue, avaient dû assurer la propriété de leurs maisons sous le couvert de deux sociétés civiles: la société Beaujour à Marseille et la société Saint Gabriel à Lille. Le Comte de Franqueville, pour des raisons fiscales, proposa de transformer la société civile de l'abbé Pisani, société civile des Terrains de la rue du Retrait,<sup>17</sup> en une société anonyme, régie par la loi, relativement récente du 24 juillet 1867. C'était une innovation. Le Chapitre Supérieur à Turin, dans les séances du 12 septembre et surtout du 1er décembre 1884, discuta longuement des modalités de ce transfert. Finalement, on consulterait le notaire de la Société Saint Gabriel de Lille à ce sujet et on proposerait au Comte de Franqueville d'entrer dans cette société. Le Chapitre faisait, semble-t-il, pleinement confiance à ces deux personnes pour régler, au mieux des intérêts des salésiens, la question du mode de transfert, à leur compte, de la propriété de la nouvelle fondation.

Ces questions une fois réglées, don Albera, Inspecteur des salésiens en France, fut invité à se rendre le plus rapidement possible à Paris pour y implanter l'oeuvre salésienne. Dès son retour à Marseille, il pouvait écrire à don Bosco: «La maison de Paris est fondée. Deo gratias!».<sup>18</sup> Il ne manquait pas de souligner, dans cette même lettre, le rôle éminent de Mgr d'Hulst dans cette heureuse conclusion:

«Samedi, il y a aujourd'hui huit jours, nous fûmes reçus par Mgr d'Hultz [sic], Recteur de l'Université, qui nous retint à déjeuner avec le comte de Franqueville et l'abbé Pisani. Il nous reçut avec la plus exquise bonté et nous présenta au Cardinal [Guibert] [...] Je vous prie également d'écrire quelques mots à Mgr d'Hultz, pour le remercier de son bon accueil et pour conserver son amitié».

Don Bosco suivit cette recommandation et invita Mgr d'Hulst à venir faire un long séjour à Turin.<sup>19</sup>

Toujours dans cette lettre du 27 décembre, don Albera donnait quelques précisions sur la transformation de la Société civile, propriétaire des lieux en une société anonyme.

<sup>15</sup> MB XVII 363 et lettre don Durando - Bellamy, 2 janvier 1885. ASC F 713.

<sup>16</sup> V.C.S. du 29 septembre 1884.

<sup>17</sup> En fait, rue du Ratraire, nom modifié, en 1877, en rue du Retrait.

<sup>18</sup> Lettre don Albera - don Bosco 27 décembre 1884, MB XVII 775 doc. 53.

<sup>19</sup> Lettre don Bosco - d'Hulst, MB XVII 361.

«La Société anonyme qui sera constituée dans quelques jours, ne présente aucun inconvénient parce qu'elle est formée par don Bosco et par ses amis et qu'on ne serait pas obligés de payer les intérêts comme ce fut le cas pour la société de Marseille, déjà constituée quand don Bosco y entra. La cession [aux salésiens de la propriété] de l'abbé Pisani ne pouvait être mieux étudiée pour éviter des dépenses [taxations]. L'avocat Olivier et le comte de Franqueville sont des personnes très qualifiées et animées des meilleurs sentiments à l'égard de don Bosco».

Dans une autre lettre, écrite le même jour à don Rua, don Albera précisait que toutes les actions de la Société anonyme seraient au porteur. Le 13 mars 1885, cette Société anonyme était légalement constituée. Le Comte de Franqueville en accepta la Présidence.

En résumé, on peut dire que cinq facteurs ont été déterminants dans la fondation, en 1884, de l'oeuvre salésienne à Paris:

1° Le choix fait par don Bosco, dès 1883, d'un secteur populaire dans la capitale: les XI<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements, ce dernier ayant été le plus marqué par les événements sanglants de la Commune de Paris en mai 1871.

2° Le rôle d'un représentant qualifié de l'Eglise locale, en la personne de Mgr d'Hulst.

3° L'appui opérationnel de laïcs chrétiens, compétents en affaires, parmi lesquels le plus actif fut le Comte de Franqueville.

4° La réflexion faite à Turin et à Paris sur la forme des supports juridiques de l'oeuvre, la Congrégation salésienne ne pouvant pas avoir en France une capacité juridique légale.

5° Le souci exprimé par don Bosco de la qualité de l'environnement, qualité de l'air, qualité du voisinage, facilité des communications (enquête préliminaire du Comte de Franqueville).

## **2. L'arrivée des salésiens à Paris**

La veille de Noël 1884, don Albera était arrivé à Paris. Il présenta à Mgr d'Hulst et à l'abbé Pisani, puis au cardinal-archevêque, Mgr Guibert, le Père Charles Bellamy, le nouveau directeur du P.S.P. Agé de 32 ans, salésien depuis trois mois seulement, Charles Bellamy avait quitté, l'année précédente, son diocèse de Chartres, où, vicaire à la cathédrale, il avait rapidement regroupé quelques jeunes autour du sanctuaire tout proche de Notre Dame de la Brèche, créant ainsi un embryon de patronage. Homme d'une grande énergie et d'une profondeur spirituelle admirable, il sut conquérir très vite les sympathies de la famille du P.S.P.<sup>20</sup> Son adjoint n'était autre qu'un jeune novice, adolescent de quinze ans et demi,

<sup>20</sup> Charles Bellamy, né à Chartres, le 19 décembre 1852, fut élève des Frères des Ecoles chrétiennes, à Dreux, où il se signala par son tempérament peu docile. Très généreux malgré

fraîchement ensoutané pour la circonstance. Ce jeune provençal se nommait Léon Beissière. Sous une allure d'enfant de chœur; il recelait des qualités qui, en 1896, le feront nommer directeur du P.S.P. et en 1919, Provincial de France.<sup>21</sup> En prenant la succession des Frères de Saint Vincent de Paul dans ce patronage de la rue Boyer, les salésiens s'implantaient, suivant les souhaits de don Bosco et de Mgr d'Hulst dans l'un des quartiers les plus populaires de Paris.

### 2.1 Le XXe arrondissement en 1884

Charonne (599 habitants en 1800) et Belleville avec son hameau de Ménilmontant, constituaient au début du XIXe siècle, deux bourgades rurales au Nord-Est de Paris, dont les habitants vivaient de la production de la vigne et des arbres fruitiers. En 1860, ces deux bourgades sont annexées par Paris et forment dès lors le XXe arrondissement. Une petite industrie (des entreprises de moins d'une centaine de salariés) s'y installe progressivement. Ce qui va provoquer, en une trentaine d'années, un doublement de la population de l'arrondissement qui passe de 70.060 en 1861 à 153.347 en 1896. La paroisse N.D. de la Croix sur laquelle se situait le P.S.P., comptait à elle seule 54.000 habitants. La pratique religieuse y était très faible. En 1889, on y dénombrait seulement 900 pascalisans! Le curé de la paroisse, en cette même année, analysait ainsi la situation:

«La Commune a dans nos parages ses adhérents les plus décidés. On croit faire acte de politique en repoussant l'Eglise et le prêtre. Et le radicalisme comme le socialisme, s'affirme par haine de l'Eglise».

L'anticléricalisme, véhiculé par les courants d'opinion les plus avancés, l'immoralité ambiante [31% de naissances illégitimes] et les conditions sociales

tout, il entre, à la suite d'un cheminement plutôt chaotique, au séminaire de Chartres en 1875. Ordonné prêtre le 14 juin 1881, il est, aussitôt après, nommé vicaire à la cathédrale de Chartres. Ayant pris connaissance par hasard de l'existence de don Bosco et des salésiens, il fait, malgré l'opposition de son évêque, sa demande d'entrée chez les salésiens en septembre 1883. Ayant obtenu difficilement l'autorisation de son évêque, il fait son noviciat à Turin et sa profession en septembre 1884. Sa vie salésienne se déroula entre Paris, Marseille, où il fut maître des novices, et Oran, où il fonda l'oeuvre salésienne en 1891. Après une longue et pénible maladie, il meurt en Suisse le 24 mai 1911. Le Père Bellamy fut un maître spirituel.

<sup>21</sup> Léon Beissière (1869-1953), d'origine provençale, avec son frère Cyprien, il entre en 1881 à l'oratoire Saint Léon à Marseille après le décès de leur mère. Ayant à peine commencé son noviciat, il accompagne à Paris le Père Bellamy, en décembre 1884. Il y restera jusqu'en 1900, année où il rejoint le Père Bellamy, à Oran. Il subit dans cette oeuvre les pénibles exclusions programmées par la loi de juillet 1901.

En 1919, il succède au Père Virion comme provincial de France. A la fin de son mandat, il retourne en Afrique du Nord comme responsable de la «visitatoria» nouvellement créée. Il fut le fondateur de l'oeuvre salésienne au Maroc où il demeura jusqu'en 1948, date à laquelle il se retire à Oran. Il y meurt en 1953. Ouvrier de la première heure, il a donné son impulsion à trois fondations: Paris, Oran et Port Lyautey.

Bibliographie: Paul MONGOUR, *Le R.P. Léon Beissière*. Le Puy, 1958.

en général apparaissaient au clergé comme les germes destructeurs du Christianisme.<sup>22</sup>

C'est dans ce contexte socio-économique que les salésiens allaient devoir conduire la mission que l'Eglise et la Congrégation leur confiaient au service d'une jeunesse marquée du point de vue économique par des conditions de vie très difficiles, et du point de vue religieux, par une ambiance fortement hostile.

S'établissant sur un terrain aussi peu favorable, le Père Bellamy et son jeune second surent malgré tout assurer, avec bonheur, le relais de l'abbé Pisani et des Frères de Saint Vincent de Paul. Ils trouvèrent en arrivant au P.S.P. une tradition et une organisation déjà bien établies qu'ils voulurent conserver, en élaguant cependant ce qui leur paraissait peu contrôlable. Ainsi fut supprimée l'adoration nocturne.<sup>23</sup> Ayant réussi à surmonter les premières méfiances réciproques, Charles Bellamy fut heureusement surpris de la qualité des jeunes fréquentant le P.S.P. Les jeunes étudiants des Conférences Saint-Vincent de Paul qui venaient seconder l'abbé Pisani et les Frères continuèrent à assurer leur service bénévole. Deux d'entre eux, Paul Virion et Paul Babled devinrent salésiens. Un troisième, Henri Zobel, fut l'architecte des constructions de la décennie suivante.<sup>24</sup>

Si, du côté des relations avec les jeunes du Patronage, comme avec leurs jeunes animateurs laïcs, tout se passa pour le mieux, il n'en fut pas de même pour les relations entre le Père Bellamy et l'abbé Pisani, qui continua à veiller sur la bonne marche de son oeuvre. Tous deux avaient le même âge (nés en 1852). L'un et l'autre avait une forte personnalité. Au moment du décès du Père Bellamy, en 1911, l'abbé Pisani reconnaissait, dans une lettre au Père Dhuit, ces difficultés d'entente entre eux:

«Il y a longtemps que le pauvre Bellamy se défendait contre la mort. Le voici au terme du voyage et c'est les mains pleines qu'il paraîtra devant le Bon Dieu. Il y a longtemps que j'ai oublié les ennuis qu'il m'a causés et jamais je n'ai douté de la droiture de ses intentions, bien que j'eusse beaucoup souffert par lui. Il a dû, lui aussi, souffrir par moi. Puisse-t-il m'avoir pardonné comme je lui ai pardonné moi-même».<sup>25</sup>

<sup>22</sup> L'essentiel de ce paragraphe s'inspire de l'ouvrage suivant: Jean-Yves MOY, *Le Père Anizan, prêtre du peuple*. Paris, 1997. Ch. III, *Le quartier de Charonne à la fin du XIXe siècle*.

<sup>23</sup> Lettre Bellamy - don Durando, 12 mai 1885. ASC F 713.

<sup>24</sup> A. AUFRAY, *Une page de la vie cachée du Paris catholique*. 1921, p. 21.

Paul Virion (1859-1931) était né à Strasbourg. En 1871, il choisit de rester français. En 1877, il entra à l'Ecole des Beaux Arts à Paris d'où il sortit en 1881, avec le diplôme d'architecte. En 1887, il opta pour la vie salésienne. En 1904, il fut nommé Provincial. Après avoir assumé cette charge, quinze années durant, il fut nommé en 1919, Provincial de Belgique.

Paul Babled (1863-1902), autre animateur du P.S.P., était né à Senlis (Oise) le 21-11-1863. Son père, Procureur général à Nîmes, puis à Paris, voulut qu'après ses brillantes études chez les Jésuites à Amiens, il fit ses études de droit à Paris. Son engagement au P.S.P. fut à l'origine de sa vocation sacerdotale. Entré tout d'abord au séminaire de Saint Sulpice, à Paris, il choisit la vie salésienne en 1887. Peu de temps après son ordination (en 1890), il est appelé à fonder l'Oratoire salésien de Montpellier (1892). Il y meurt prématurément en 1902.

<sup>25</sup> Lettre Pisani - Dhuit, 31 mai [1911] AMPP.

Mais les difficultés les plus graves que dut affronter le nouveau directeur, ce furent les difficultés financières. Dans les trois lettres qu'il écrivit à don Bosco et à don Rua en février 1885, le Père Bellamy se réjouissait du bon départ de l'oeuvre salésienne à Paris.<sup>26</sup> La fête de Saint François de Sales avait manifesté la vitalité du Patronage et la sympathie des jeunes à l'égard de don Bosco et des salésiens ne cessait de s'affirmer. Mais la grande préoccupation du Père Bellamy, dans chacune de ces trois lettres, c'était le lancement du groupe des coopérateurs. Des incompréhensions se sont manifestées, écrivait-il, des maladroites ont été commises, des rumeurs circulent selon lesquelles la maison de Paris aurait été ouverte uniquement pour soutirer de l'argent. Les billets de loterie expédiés d'office aux bienfaiteurs ont fait très mauvais effet. Même le Comte de Franqueville les a retournés! Seule une visite de don Bosco pourrait réparer ces erreurs et faire revenir la confiance en l'avenir de l'oeuvre,

«On dit que don Bosco, qui a reçu beaucoup d'argent lors de son premier voyage, en recevrait encore bien plus maintenant qu'une maison est ouverte à Paris».<sup>27</sup>

Ces problèmes financiers restaient toujours lancinants au Patronage Saint Pierre, comme dans bien d'autres maisons salésiennes. Comme il fallait régler une dette de reconnaissance à l'égard d'une grande bienfaitrice de l'oeuvre, la comtesse Cessac-Montesquiou qui avait perdu un fils prénommé Paul, on ajouta bientôt<sup>28</sup> le patronyme de Saint Paul à celui de St Pierre. Ce qui ne dut pas non plus déplaire à Paul Pisani! Désormais l'oeuvre salésienne à Ménilmontant serait connue sous l'appellation «Oratoire Saint Pierre-Saint Paul». Le «Patronage» devenant «Oratoire», c'était aussi tout un projet, une référence au Valdocco et aux autres maisons salésiennes de France. L'accueil en internat de jeunes de milieu défavorisés ou de familles déficientes était ainsi programmé. Effectivement, dès le mois de décembre 1885, le Père Bellamy accueillait quelques internes. «Les douze premiers lits furent offerts par Madame la Comtesse de Cessac [...]». L'année suivante, l'achat d'un terrain limitrophe permettait d'y construire des ateliers. En mars 1886, on ouvrit un atelier de menuiserie; en juin 1887, des ateliers de cordonniers et de tailleurs, et déjà l'internat pouvait accueillir une trentaine d'orphelins ou de jeunes défavorisés.

Mais à cette date, le Père Bellamy, épuisé par la lourdeur de la tâche dut à son tour demander à être déchargé de cette responsabilité. Il eut pour successeur le directeur de la maison de Nice, le Père Joseph Ronchail. Sous sa direction, les ateliers-écoles allaient rapidement se développer. En 1891, l'Oratoire accueillait une centaine d'internes et aux trois premiers ateliers étaient venu s'ajouter deux nouveaux ateliers: les relieurs et les mécaniciens. La construction d'un grand bâtiment à trois étages fut également réalisée en cette même année. En 1896, don

<sup>26</sup> MB XVII 780-786.

<sup>27</sup> *Ibid.*, 785.

<sup>28</sup> *Ibid.*, 611.

Joseph Ronchail, malgré une santé déficiente, était nommé Inspecteur de la France-Nord dont le siège était établi à Paris. Épuisé par la maladie, il décédait dix huit mois plus tard, le 3 avril 1898, assisté par don Albera et profondément regretté de ses confrères, des élèves, du clergé local et de tout le quartier.<sup>29</sup>

## 2.2 *L'oratoire Saint Pierre-Saint Paul en 1902*

Don Joseph Bologne avait pris, en 1898, la succession de don Ronchail comme Inspecteur de la France-Nord et comme Supérieur de l'Oratoire Saint Pierre-Saint Paul de Ménilmontant. Il arrivait de Marseille, où il avait assumé la double responsabilité d'Inspecteur de la France-Sud et de Supérieur de l'Oratoire Saint Léon. Il eut, à Paris, la pénible mission de faire face aux attaques anticléricales du gouvernement d'Emile Combes, et de devoir gérer après juillet 1903 la fermeture de toutes les maisons salésiennes de sa province, après le vote de refus d'autorisation du Sénat. En 1902, la situation de l'Oratoire Saint Pierre-Saint Paul était la suivante:<sup>30</sup> on y distinguait deux secteurs, l'internat et l'externat.

*L'internat* abritait «les ateliers d'apprentissage pour les orphelins et les enfants pauvres». Ils étaient préparés à sept métiers: Menuisiers (25 apprentis), serruriers-mécaniciens (20), relieurs (23), compositeurs (19), imprimeurs (8), tailleurs (18), cordonniers (8).

<sup>29</sup> Joseph Ronchail devait faire partie de la première équipe missionnaire envoyée en Argentine, en 1875; mais après mûre réflexion, don Bosco changea d'avis et réserva ce jeune prêtre pour la fondation de son oeuvre en France, à Nice.

Il était né le 21 mai 1850, à Laux d'Usseaux, un petit village de montagne sur le versant sud de la vallée du Chisone, à l'ouest de Turin. De famille très pauvre, il rencontra don Bosco à l'âge de 18 ans. Immédiatement conquis par sa personnalité, le 9 octobre 1868, il entra au noviciat. Après lui, quatre de ses cousins le suivirent dans la vie salésienne: Jean Baptiste, Henri et Albin Ronchail et Pierre Perrot, tous les quatre originaires également de Laux d'Usseaux. Il cumula ensuite études de théologie et responsabilités éducatives dans les collèges de Mirabello, puis d'Alassio, en Ligurie. A l'âge de 22 ans, il est ordonné prêtre, avec dispense d'âge.

Trois ans plus tard, en novembre 1875, don Bosco l'envoie à Nice, comme directeur de la première fondation française. Il donna à cette oeuvre un magnifique développement.

Lorsqu'en 1887, le Père Charles Bellamy dut pour raison de santé quitter l'Oratoire Saint Pierre à Paris, ce fut Joseph Ronchail que don Bosco choisit pour lui succéder. En peu d'années, il sut, là également, développer cette oeuvre en lui ajoutant d'imposantes constructions. En 1896, don Rua décida de diviser la France en deux provinces. Joseph Ronchail fut désigné comme premier Inspecteur de la nouvelle Province de Paris, en résidence au Patronage Saint Pierre - Saint Paul.

Mais dix huit mois plus tard, épuisé par la tâche, il mourait, âgé seulement de 47 ans. Don Albera qui l'avait assisté dans ses derniers moments, fit son éloge funèbre. L'église Notre Dame de la Croix fut à peine suffisante pour accueillir le clergé et le peuple du XXe arrondissement venus lui rendre un dernier hommage.

Joseph Ronchail fut l'un des plus remarquables parmi ces jeunes salésiens italiens envoyés par don Bosco en France pour y implanter l'oeuvre salésienne.

<sup>30</sup> Imprimé - Oratoire Saint Pierre, 1899, et rapport du Père Bologne au gouvernement français, janvier 1902. ASC F 713.

«Des contre-maîtres, attachés à l'oeuvre, dirigent les enfants dans leur apprentissage. Pour l'enseignement intellectuel, ils sont partagés en quatre classes de deux heures par jour».

«L'école apostolique, pour les jeunes orphelins et pauvres qui montrent des dispositions pour l'état ecclésiastique, la vie religieuse et les missions (55 élèves) Cours accessoires de chant, musique instrumentale, dessin».

L'internat avait son entrée au 29 de la rue du Retrait.

*L'externat* comprenait:

1° un patronage du dimanche, fréquenté par 250 jeunes ouvriers et apprentis, qui y passent la journée entière.

2° un Cercle où se réunissent tous les soirs, une cinquantaine d'anciens du Patronage, sous la présidence d'un prêtre directeur.

3° un patronage du jeudi pour les écoliers, fréquenté par 150 enfants de différentes écoles de Ménilmontant.

4° un cours primaire, gratuit, pour les enfants du quartier (150 élèves).

5° La Conférence Saint Vincent de Paul, organisée par les membres du Cercle et les aînés du Patronage pour visiter et secourir les familles pauvres des environs de l'Oeuvre. Les membres se réunissent tous les mercredis soir à 9 heures.

6° une petite Conférence Saint Vincent de Paul organisée par les jeunes écoliers qui visitent régulièrement une vingtaine de familles.

Ces deux Conférences tiennent tous les ans une réunion plénière sous la présidence de M. le Comte de Courson, Président des oeuvres de l'externat.

L'externat avait son entrée au 28 rue Boyer.

A ces activités, venaient encore s'ajouter: Un catéchisme fait chaque soir pour de jeunes adultes, non encore catéchisés. Des cours du soir en français, dessin, chant. Une bibliothèque. Une caisse d'épargne pour les jeunes ouvriers. Une association des anciens du Patronage. L'aumônerie des Italiens de la Villette.

Comme on le voit, à la veille de leur exclusion, la communauté salésienne de Ménilmontant qui était constituée en 1901-1902 de huit prêtres, de dix clercs, de sept coadjuteurs, avait un champ d'apostolat très large. En 1900, un disciple du Père Charles Bellamy, originaire comme lui de Chartres, avait pris la direction de l'oeuvre externe. Il s'appelait Julien Dhuit, il avait 28 ans. Grâce à son énergie et à sa clairvoyance, il allait, après la débâcle de juillet 1903, contre vents et marées, assurer la survie et le rayonnement de cette oeuvre externe.

### 3. L'oeuvre du Père Julien Dhuit: 1903-1945

La demande en autorisation déposée devant le Sénat, en vertu de la loi du 1er juillet 1901 sur les associations, fut rejetée par les Sénateurs, le 4 juillet 1903, après sept heures de débats et de plaidoyers pour une cause qui paraissait perdue

d'avance.<sup>31</sup> Le lundi 14 septembre 1903, le juge de paix du XXe arrondissement, en présence de Me Savy, le liquidateur des biens de la Congrégation des salésiens, venait faire l'inventaire des équipements de l'Oratoire de Ménilmontant, tant des écoles primaire et professionnelle que du Patronage. Mais à cette date, les responsables de l'oeuvre avaient pris soin de déménager en lieu sûr tout ce qui pouvait avoir une certaine valeur.

Le P. Julien Dhuit se trouvait ainsi, en ce mois de septembre, mis à la rue. Lui et son patronage devenaient par conséquent des S.D.F. Il fallait toutefois à ces S.D.F. un point de ralliement, ce fut le bec de gaz du 26 de la rue Boyer.

«On m'avait jeté à la rue, dira-t-il, alors j'ai continué dans la rue, puisque c'est là le centre du mal, c'est là qu'il fallait tenir [...] et on a tenu».

Sous ce bec de gaz, on se réunissait chaque jeudi, et après l'appel, on se dirigeait vers un vaste terrain de jeu, celui des «fortifs», territoire en friche qui avait constitué l'enceinte défensive, établie autour de Paris, sous la monarchie de juillet. A la tombée de la nuit, après une brève prière, on regagnait le point de ralliement avant de se disperser. Le dimanche, le patronage Saint Louis des Lilas accueillait ce patronage ambulante en lui cédant une partie de ses installations. C'est ainsi que le P.S.P. survécut pendant cinq mois en attendant de pouvoir intégrer provisoirement ses anciens locaux. En février 1904, une autorisation verbale du liquidateur avait en effet permis d'occuper à nouveau les lieux pendant quatre ans. En décembre 1907, la propriété de l'Oratoire salésien fut vendue et son directeur fut mis en demeure d'avoir à quitter les lieux avant le 19 janvier suivant. Jeté une fois de plus à la rue, le P. Dhuit, avec l'aide du Curé de N.D. de la Croix, l'abbé Poulain, réussit à convaincre les Soeurs de Saint Vincent de Paul, de lui louer une propriété pratiquement abandonnée, rue des Pyrénées, au carrefour de la rue de Ménilmontant. Ce n'était guère la «Terre Promise», mais le patronage avait, malgré l'exiguïté de l'endroit, à nouveau un lieu d'accueil. Il devait y rester jusqu'en 1928, année où le P.S.P. put revenir à la rue du Retrait en acquérant une partie de la propriété située au n° 15 de cette rue, à proximité de sa première implantation. C'est là, qu'aujourd'hui encore il continue son oeuvre d'animation de ce quartier de Ménilmontant. Dans ces déménagements et ces aménagements successifs où les préoccupations financières n'ont pas été les moindres, on ne peut qu'admirer le labeur et la ténacité de celui qui, pendant 45 ans les a vécues au quotidien, le Père Julien Dhuit.

### *3.1 Les activités du Patronage Saint Pierre*

Lorsque ce dernier pris, en 1900, la direction du Patronage Saint Pierre, il y trouva tout un ensemble d'activités déjà bien rodées, après une vingtaine

<sup>31</sup> Cf Yves LE CARRÉRÈS, *Les Salésiens de don Bosco à Dinan*. Ch. VII, Rejetés par le Sénat et contraints à l'exil. Rome, 1990, p. 112s.

d'années d'existence. Les quatre axes définis par Clément Myionnet étaient bien en place:

1) *la formation chrétienne*. Elle avait été privilégiée par les différents salésiens qui s'étaient succédés à la tête du P.S.P. Sur ce point, le nouveau directeur devait être, lui aussi, très exigeant. La priorité est toujours accordée à la célébration de la Messe. «Pas de Messe, pas de patro», ne cessera-t-il de répéter. Les catéchismes y sont assurés en lien avec la paroisse de N.D. de la Croix. Les jeunes du Patronage sont encouragés à se présenter chaque année aux examens diocésains de catéchisme. Le soir, avant le retour à la maison, le directeur, en quelques mots adressés aux enfants et aux jeunes, les informe sur la vie du Patronage et les encourage à donner à leur vie une orientation plus profondément chrétienne.

Les pèlerinages annuels au Sacré-Coeur de Montmartre et à N.D. des Victoires sont devenus traditionnels. Quelques groupes, appelés confréries, se réunissent chaque semaine pour un temps de prière et de réflexion spirituelle.

La vie du Patronage est imprégnée d'une atmosphère chrétienne. Le souci de former une élite de chrétiens, qui sera un levain dans le quartier et dans le monde de ces jeunes au travail, est la préoccupation de tous les responsables et animateurs. Cette élite est réunie chaque année pour une retraite de trois jours dans un lieu d'accueil à Paris. «Ne laissez pas votre drapeau dans votre poche» était encore un autre slogan du P. Dhuit qu'un vicaire parisien surnomma un jour «le Bossuet des gosses».

Bien que vécue hors du cadre paroissial traditionnel, cette action pastorale auprès des enfants et des jeunes de ce milieu populaire de Ménilmontant, fut généralement bien acceptée par les responsables de la paroisse Notre Dame de la Croix sur laquelle le P.S.P. était implanté. Il y eut cependant des moments de forte tension. Spécialement en septembre - octobre 1909, lorsque le P. Dhuit, profitant d'un changement de curé à la tête de la paroisse, voulut reprendre, à l'invitation de son Provincial, le P. Virion, les privilèges qui étaient, avant 1903, ceux de l'Oratoire Saint Pierre - Saint Paul. En tant que communauté religieuse, l'Oratoire pouvait alors organiser dans ses murs offices religieux et formation chrétienne des adolescents qui le fréquentaient. Mais le nouveau curé ne l'entendait pas ainsi. Il s'en plaignit à son Vicaire général, l'abbé Thomas. Il s'ensuivit un échange épistolaire assez vif entre le Vicaire général d'une part et les P. Virion et Dhuit d'autre part. En début octobre, le P. Dhuit reçut du Vicaire général cette lettre de mise en demeure:<sup>32</sup>

«Archevêché de Paris, 1er oct. 09.

Monsieur l'abbé,

Nous avons appris avec peine que vous vouliez profiter du changement de curé pour modifier vos relations avec la paroisse de Ménilmontant. Mgr l'Archevêque me charge de vous informer qu'il ne veut aucun changement avec le passé.

<sup>32</sup> Lettre Dhuit - Virion, septembre-novembre 1909, en AMPP, Paris.

Vous continuerez donc à conduire vos enfants à toutes les cérémonies et à tous les catéchismes de la paroisse, comme vous l'avez fait jusqu'à présent. C'est à cette condition, et uniquement à cette condition, que Mgr l'Archevêque consent au maintien de votre oeuvre et de votre présence dans le diocèse de Paris [...]  
Thomas. v.g.».

En transmettant cette lettre au P. Virion, le P. Dhuit ajoutait:

«La lutte est ouverte. Je continue de prier et de faire prier. Je savais bien que nous aurions des difficultés. Ne tardez pas à me répondre, je vous prie».

Le conflit devait se durcir en novembre, mais finalement, il fut possible de trouver un *modus vivendi* qui pourtant ne satisfaisait pas pleinement le P. Dhuit. Jusqu'à l'âge de 12 ans, les enfants fréquenteraient la paroisse; au delà de 12 ans, leur formation chrétienne pourrait être assurée au P.S.P. Le problème n'était pas nouveau: les Frères de Saint Vincent y avaient eux-mêmes été confrontés en 1880. Il illustre bien les difficultés qui peuvent exister pour harmoniser les relations entre clergé régulier et clergé séculier.

2) *L'accompagnement des jeunes et des anciens en difficulté*, tant au plan professionnel qu'au plan social et familial. Les jeunes apprentis, membres du P.S.P., étaient encouragés à se présenter à des expositions comme par exemple l'Exposition industrielle et artistique des Associations ouvrières de Paris qui eut lieu le 13 juin 1898, dans la Capitale. Les chefs d'oeuvre, réalisés par les jeunes du P.S.P. y obtinrent comme récompenses: un diplôme d'honneur, trois médailles d'honneur, une médaille de vermeil, neuf médailles d'argent.

Cet accompagnement se faisait encore en faveur des jeunes lors de leur service militaire. Il se fit surtout en faveur des anciens mobilisés dans les deux guerres mondiales. Un courrier monumental, que dépouillait une équipe autour du P. Dhuit, maintenait le lien avec les soldats et la «Chronique» en rendait compte fidèlement chaque mois. Au cours de la première guerre mondiale, 34 de ces anciens y laissèrent leur vie.

3) *Les activités ludiques, sportives et culturelles*. Les jeux d'équipes constituèrent dès l'origine la base des activités physiques au Patronage: jeux d'échasses, parties de barres ou jeux de drapeau. La gymnastique devait constituer la première forme d'une éducation physique programmée. C'est en 1900, peu après son arrivée, que le P. Dhuit créait une section de gymnastique. Elle fut affiliée, en 1905, à la Fédération gymnastique et sportive des Patronages de France, sous l'appellation «Les Ménilmontagnards». En 1907, la section comptait une centaine de gymnastes. Une clique d'une quarantaine de clairons et de tambours les accompagnait dans les défilés. Cette section eut l'honneur de participer au grand concours d'Alger, en 1930, à l'occasion du centenaire de la prise d'Alger, grâce à une subvention obtenue du gouvernement français.

En 1922, c'est le lancement de la section de basket-ball. Mise en veilleuse pendant la deuxième guerre mondiale, elle connaît, en 1958, son apogée en accédant au championnat d'Excellence Nationale.

Dans le domaine culturel, le P.S.P. a réalisé un très brillant parcours théâtral où l'on trouve, à côté de pièces du répertoire habituel des patronages, des tragédies et des comédies d'un répertoire plus classique, comme «Iphigénie» de Racine, «la paix chez soi» de Courteline, «la poudre aux yeux» de Labiche, «le Barbier de Séville» de Beaumarchais.<sup>33</sup>

Les pièces de théâtre à dominante religieuse figurent également en bonne place dans ce répertoire. «La Passion» jouée pour la première fois en 1932 et reprise, pratiquement sans interruption jusqu'à nos jours, constitue tout particulièrement «le fleuron de ce théâtre» (Jean Braun). Les acteurs, tous membres du P.S.P. ont su acquérir, au fil des années, une qualité de jeu digne de professionnels.

En 1921, le cinéma fait son apparition au P.S.P. et l'année suivante, on y projette le premier «Charlot». En 1937, de muet, le cinéma devient parlant. Cinéma de quartier, cinéma familial, la salle «don Bosco» en sélectionnant des films de qualité a su ainsi faire oeuvre culturelle au service d'un milieu très populaire.

Dans le domaine des loisirs, l'innovation au P.S.P. demeurait, pour l'équipe dirigeante, un facteur de progrès. En 1907, l'idée d'offrir aux enfants du quartier un autre horizon que celui des rues de Ménilmontant fit naître le projet d'une colonie de vacances. La région choisie fut la Haute-Marne, un département à 50% forestier. A une trentaine de kilomètres au sud de Saint - Dizier, dans la charmante vallée du Blaiseron, le village de Brachay offrait un site très accueillant. Un ancien pensionnat, propriété de religieuses, constitua, en cette année 1907, un hébergement idéal pour les 15 premiers colons du P.S.P. Vingt ans plus tard, on quittait Brachay pour Domfront, dans le département de l'Orne. Entre temps, le nombre des colons avait atteint 80. Jusqu'à ces dernières années, la tradition de la colonie de vacances estivale s'était maintenue au P.S.P. pour le plus grand bénéfice d'enfants et de jeunes adolescents qui, prenant le train souvent pour la première fois, découvraient une autre réalité, celle de la vie à la campagne. Ils apprenaient également les exigences d'une vie communautaire dans une ambiance où joie et vie chrétienne devenaient synonymes. Le journal de la colonie, rédigé par les colons eux-mêmes, venait chaque semaine à la fois rassurer les familles sur la santé des enfants et les mettre au courant des exploits que pouvaient réaliser de petits Parisiens hors de leurs murs.

La communication était en effet au P.S.P. de tradition. Le fidèle vecteur en fut la revue mensuelle «La Chronique du Patronage Saint Pierre» qui vient de fêter son centenaire. Depuis un siècle en effet, chaque mois, à l'exception de

<sup>33</sup> Jean BRAUN, *Histoire du théâtre de Ménilmontant de 1887 à nos jours*. Paris, 1996, p. 28.

quelques rares éclipses, la revue rédigée par une équipe de rédacteurs issus de la base, relate avec humour et surtout avec beaucoup de cœur et un certain talent, la vie quotidienne du Patronage. Une telle fidélité dans la durée n'est guère très courante dans la vie d'une institution.

4) *L'engagement caritatif: Les Conférences de Saint Vincent de Paul.* Ces conférences avaient été mises en place dès la fondation du P.S.P. par l'abbé Pisani. Leur action fut intensifiée sous la direction des Frères de Saint Vincent de Paul qui instituèrent trois Conférences, celle des enfants, celle des apprentis et celle des adultes. En arrivant au P.S.P. en 1884, le Père Bellamy et son adjoint admirèrent leurs activités déjà bien connues des salésiens à Turin. Ces Conférences sont restées très actives au P.S.P. durant toute la période du P. Dhuit, c'est à dire jusqu'en 1945. «La Chronique» donnait régulièrement un compte-rendu de leurs réunions hebdomadaires et du soutien moral et financier que les membres apportaient à «leurs petits vieux et leurs petites vieilles». C'était de leur part une démarche caritative vécue dans un profond esprit de foi.

L'organisation de l'ensemble de ces activités reposait sur toute une équipe d'animateurs et de responsables, jeunes et adultes, que le P. Dhuit eut le souci de recruter et à qui il faisait une totale confiance pour la bonne marche de leur section. Dès l'enfance, il savait repérer ceux qui avaient une âme de chef pour leur confier très vite une responsabilité à leur mesure. Le «recrutement» au P.S.P. se faisait de bouche à oreille par ces jeunes eux-mêmes.

### 3.2 *Le Père Dhuit: l'homme et le prêtre*

Si l'ensemble était bien structuré, si l'animation de chaque secteur avait son ou ses responsables, la lourde responsabilité de cet ensemble, son rayonnement sur ce quartier populaire de Ménilmontant en revenait, en grande partie, à son directeur le Père Julien Dhuit. Disciple du Père Charles Bellamy, un maître spirituel, son compatriote de Chartres et son aîné de vingt ans, il s'était formé à son école, depuis leur première rencontre à N.D. de la Brèche, puis durant ses trois années de formation salésienne à Marseille, et enfin au travers d'une correspondance très suivie sur une trentaine d'années.<sup>34</sup> De plus, marqué par la rencontre qu'il fit à Marseille avec don Bosco, Julien Dhuit cherchait, dans son action, à reproduire celui qui demeurait pour lui, son modèle par sa foi, sa joie de vivre et son travail. Sur ce dernier point, une lecture d'une page de son «journal», écrite dans un style à l'emporte-pièce, nous apprend comment il cherchait à s'inspirer quotidiennement de son modèle

«Aujourd'hui mardi, ai reçu exactement onze mamans qui, en termes éloquentes et [...] copieux, venaient me causer de leurs petits garçons: coût, deux heures et

<sup>34</sup> Lettres Bellamy-Dhuit, 1883-1911, en AMPP, Paris.

demie. Ai transcrit deux heures durant de la copie pour le prochain numéro de la Chronique. Me suis laissé emmener par Soeur François dans un taudis, au sixième, rue des Panoyaux, où un pauvre vieux avait besoin de se réconcilier avec Dieu avant de paraître devant Lui: coût, une heure et demie. Ai dit une messe et mon bréviaire: coût, une heure et demie. Ai dû courir à l'autre bout de Paris, à Montrouge pour placer un de mes apprentis mis sur le pavé; voyage, antichambre, conversation, retour en vitesse: coût, trois heures. Ai bifurqué sur l'hôpital Saint Joseph pour embrasser le petit V [...] atteint d'angine, retard d'une heure. Je rentre, quatre heures et demie, c'est le Salut [du Saint Sacrement]. Après le Salut, l'engrenage me happe à nouveau. C'est la petite madame Une Telle qui vient me narrer par le menu les dernières frasques de son galopin, qui à son gré, ne se corrige pas assez vite au Patronage: "Patience! Madame, patience! Ca viendra avec le temps, l'aide du Bon Dieu et la vôtre, car sans vous, nous ne pouvons rien faire, ou si peu!" Derrière, c'est Paul X [...] qui est venu essuyer le feu de mes batteries. Je crois que je ne lui ai pas mâché ses vérités. Pauvre petit! Ca s'éveille à la vie, ça écoute son coeur un peu trop, ça construit des romans avec sa tête, et ça essaie de les réaliser. Et puis les mauvais amis sont toujours là pour souffler: "Fais donc comme nous et au lieu d'aller t'enfermer toute la journée du dimanche avec tes curés [...]". Je lui ai posé l'ultimatum: notre compagnie ou l'autre, la loi du devoir ou celle de l'instinct. Mais, grand Dieu, s'il avait vu ce que mon coeur souffrait à le faire souffrir. Enfin à sept heures et demie, je pouvais souffler. Mais à huit heures et demie, j'avais sur les bras mon groupe d'acteurs. Commencée à neuf heures et menée bon train, la répétition de théâtre a pris fin à onze heures trente cinq, j'ai pu enfin abaisser ma devanture. En tout, si je compte bien, cela fait dix-sept heures».<sup>35</sup>

Une activité débordante, à la limite des forces humaines, tel était, avant 1920, le rythme quotidien de la vie du P. Dhuit. Dans les décennies qui suivirent, il fut mieux secondé au P.S.P. tant par un confrère que par de jeunes anciens nouvellement démobilisés. Mais les soucis financiers lancinants, en raison de l'achat et des aménagements de la nouvelle implantation du P.S.P., au 15 de la rue du Retrait, l'amènèrent à tenir compte de nouvelles priorités dans l'organisation de ses journées, en particulier, la quête de fonds pour faire face aux échéances. Courrier très abondant et démarches pénibles, le tenaient alors plus souvent éloigné de ses jeunes qu'il ne l'aurait souhaité. Mais les résultats suivirent: nombreux sont les témoignages de ces laïcs, reconnaissant qu'ils doivent la réussite de leur vie familiale et professionnelle au P.S.P. et tout particulièrement à son directeur le P. Dhuit. Sur le plan pastoral, les 33 prêtres issus du Patronage, témoignent également de la qualité de l'oeuvre qui y fut accomplie, au cours de plus d'un siècle d'existence.

Aujourd'hui, dans un contexte social en pleine évolution, le P.S.P. est à la recherche d'un second souffle. De nouveaux animateurs laïcs ont été nommés à sa tête. Pour accomplir la mission qui vient de leur être confiée par la Province salésienne, ils pourront toujours s'appuyer sur une solide et exemplaire tradition éducative.

<sup>35</sup> Augustin AUFRAY, *Une page de la vie cachée du Paris catholique*. Paris, 1921, p. 76.